

[CHOSES VUES]

Le documentaire *No other Land* nous a particulièrement intéressés et interrogés.
D'où ces deux lectures, en contrepoint fraternel.

FILM DOCUMENTAIRE : *NO OTHER LAND*

Film documentaire de Basel Adra, Hamdan Ballal, Yuval Abraham et Rachel Szor



Depuis plus de 5 ans, Basel Adra, un activiste palestinien en Cisjordanie, filme l'expulsion de sa communauté par l'occupation israélienne qui détruit progressivement les villages et chasse ses habitants. Il rencontre Yuval, un journaliste israélien, qui le soutient dans ses démarches. Une amitié inattendue voit le jour. Ce film, réalisé par un collectif palestino-israélien de quatre jeunes militants, a été réalisé comme un acte de résistance créative sur la voie d'une plus grande justice.

•

Serge Pekar

Ils sont deux amis, Basel le Palestinien et Yuval, l'Israélien. Basel filme depuis plus de cinq ans **la sauvage destruction par l'État d'Israël** de l'ensemble des villages cisjordanien de la région de Masafer Yatta. Yuval, journaliste venu de Beer-Sheva, tente par ses articles de sensibiliser l'opinion israélienne sur la tragique annexion des terres palestiniennes. Une fois les villages déclarés zone militaire par l'armée, les colons s'empressent d'y élever des lotissements champignons.

Basel, fils de berger, prend le relais de son père qui lui-même a filmé, du temps de Basel enfant, la destruction des villages. Ce père, activiste palestinien comme son fils, a passé de nombreuses années dans les geôles israéliennes.

Être activiste palestinien doit être compris comme étant un militant pour **le droit à la vie sur la terre sur laquelle on est né et où l'on a vécu**. Bien plus que leur propriété, cette terre fait partie de leur être, elle

en est une continuité. La leur prendre est bien pire que de la leur voler, c'est les amputer de la partie essentielle de ce qui constitue leur être. Ils n'existent que par cette terre et sans elle, ils ne sont rien.

L'impuissance des villageois est celle d'un **peuple démun**i face à une armée enrichie des derniers avatars de la technologie. Impuissant est ce jeune villageois devenu quadriplégique après le tir d'un militaire et qui agonise sous une tente sans aucun soin médical. Sa mère, postée devant cette tente, ne cesse de pleurer le malheur de son fils. À cette impuissance physique répond **la puissance affirmative des villageois** réclamant leur droit à l'existence, ce droit qu'ils manifestent face à l'armée par des slogans et pancartes exigeant la restitution de l'ensemble des villages Masafer Yatta.

Le refus des villageois de partir n'est pas tant un acte de résistance qu'une affirmation de leur droit à vivre sur leur propre terre. **Ils s'affirment en affirmant leur présence**. Ils s'affirment face à l'armée, ils s'affirment face à des tribunaux qui leur sont étrangers et ils s'affirment par leur courage à reconstruire de nuit ce que l'État d'Israël s'empresse de détruire de jour. Mais, face aux colons masqués comme des hommes du Ku Klux Klan, leur seul droit, pour ceux qui refusent de partir, est celui de mourir sur leur terre.

« *Tu es un enthousiaste*, dira Basel à son ami Yuval. *Moi, je suis patient*. » Si l'enthousiasme de Yuval repose, comme le dit Basel, sur sa croyance à pouvoir par lui-même arrêter la destruction des villages et imposer la paix, la patience de Basel ne peut qu'être basée sur sa confiance en une humanité capable d'imposer au monde une paix valable pour tous. Confiance qui n'est en rien une croyance mais **un principe pour l'action**.

Ce qu'il y a de sidérant dans ce film, c'est **la caméra elle-même comme partie intégrée et intégrant la destruction des villages**. En ce sens, cette caméra est pour Basel ce que, pour les villageois, la terre est à leur existence. Le film donne l'impression que les longues colonnes de bulldozers désagrègent la caméra, qu'ils entrent dans les images, les détruisent et les écrasent jusqu'à la destruction de toute image possible.

2023, le film s'arrête brusquement. **Cet arrêt** n'est pas un arrêt sur image mais **un anéantissement**. Il n'y a plus de villages et parallèlement plus d'images. Le paraplégique est mort : *No other picture / No other land*, si ce n'est qu'il y aura eu l'importance de ce lien fraternel entre Basel et Yuval.

Quand un soldat apostrophe Yuval par : « *Toi, l'Israélien que fais-tu là ?* », Yuval répond : « *Je suis là pour que tu ne fasses pas ce que tu fais en mon nom* ». C'est donc que **pour Yuval le nom est important**. La question est alors de savoir ce que nom vient nommer. Ce nom ne peut être que celui d'Israélien dénoué de celui de Juif. La raison en est simple : Juif dans l'État d'Israël a pour unique fonction de rassembler un peuple fallacieusement fabriqué à l'aide de la fable biblique et cela à seule fin d'exclure du pays tout citoyen ne répondant pas à ce nom. Nom qui est tout à l'opposé du **nom de Juif** en tant que celui-ci inclut **un principe d'universalité pensé hors de tout État**. Dans ses références à la Bible, jamais l'État d'Israël ne cite le juif Abraham partant errer de par le monde en laissant derrière lui sa famille et sa patrie. Reprenant une vieille maxime révolutionnaire, je dirais que **l'état sioniste d'Israël n'agit le mot juif que pour mieux combattre le nom de juif**. En tant que s'opposant à la colonisation et soutenant dans son combat celui des palestiniens, Yuval ne peut donc que se référer à ces militaires démissionnaires de l'armée qui, pour ne pas être complice du génocide en cours, se sont regroupés sous l'étiquette « *Pas en notre nom* ».

Comme Basel, ayons confiance en l'humanité et posons que Yuval, en se référant au « *Pas en mon nom* », ne fait que se rallier à tous ceux qui en Israël, combattant la colonisation, cherchent à constituer un groupe d'opposition à la politique sioniste. Si un tel groupe parvient à s'organiser et à **s'allier fraternellement aux Palestiniens**, comme le lien fraternel de Yuval et Basel, alors aucune armée, aussi puissante soit-elle, ne pourra jamais annuler ce qui aura eu ce lieu et qui toujours persistera comme une éternelle vérité. Cette vérité est l'indestructible noyau sur lequel peut germer une force politique de libération nationale déliée de toute connexion religieuse et seule capable de faire de la Palestine un véritable pays pour tous. Ce noyau nous permet de nous associer à Basel pour soutenir avec lui que les Israéliens « *peuvent avoir toutes les armes du monde, ils perdront*. »

Sol V. Steiner

J'ai eu beaucoup de mal à aller voir le documentaire *No Other Land* et, une fois dans la salle de cinéma, à rester jusqu'à la fin du film. La forme négative du titre me posait déjà question.

1 - Pourquoi ?

Un effet de saturation du voir **se répéter à l'écran** l'impunité fasciste de l'expansion israélienne (depuis 1948) et la résistance « vaincue » des habitants des villages palestiniens.

Un constat en miroir qui juxtapose la résistance et son ennemi : la résistance confirme, une fois de plus, son courage héroïque, tout de même sa faiblesse politique, c'est à dire, l'impuissance des gens du village à s'organiser au delà de la résistance elle même

No Other land s'inscrit dans la longue veine de ces documentaires courageux réalisés à la barbe de l'armée et des colons par des cinéastes palestiniens et israéliens. De ce point, l'existence de ces documentaires, leur réalisation sur le terrain du conflit est l'affirmation in situ de la création engagée par un « deux israélo palestinien ».

Je pense à celui de **2013**, nominé aux Oscars dans la rubrique meilleur documentaire étranger, intitulé **Cinq caméras brisées** réalisé par Emad Burmat, le cameraman autodidacte palestinien et Guy Davidi, le réalisateur israélien.

Ce documentaire, en son temps très médiatisé, raconte l'histoire de la résistance du village de Bil'in en Cisjordanie au moment de la construction du mur et des expropriations violentes des terres.

Son titre raconte son odyssée : commencé en **2005**, repris en **2009** et finalisé en **2011**, le documentaire projeté dans de nombreux festivals, fut un marqueur victorieux de cette inébranlable volonté de témoigner, par les images, du réel de la colonisation et ses corrélats, l'emprisonnement et la mort.

Témoigner à deux. Le geste est signifiant même si les conséquences ne sont pas les mêmes pour l'Israélien et le Palestinien.

De ce point de vue, *No Other land* reprend le même schéma. Depuis cinq ans, Basel Adra, Palestinien de Cisjordanie filme l'expulsion et la destruction des villages par l'armée israélienne. Il rencontre un journaliste israélien, Yval, qui le soutient.

2 - La limite de l'exercice. Le face à face

La caméra à l'épaule enregistre, avec tous les risques induits, la violence de la confrontation coloniale, par définition inégale et injuste. Elle atteste physiquement du face à face sanglant, de la violence de la destruction systémique par les colons et l'armée israélienne de l'existence palestinienne. Elle est alors le seul médium qui montre l'état des choses, c'est-à-dire le sionisme dans son application et ses conséquences : la douleur, l'expropriation, l'anéantissement des Palestiniens.

Le spectateur est pris en tenaille. Il salue le courage incommensurable des paysans palestiniens dont il sait par ailleurs que la seule résistance ne vainc pas.

Pour ma part, **le malaise** s'installe. Je veux m'extraire de ce face à face, dont la sinistre répétition – les vainqueurs et les vaincus - tend à présenter la situation comme une fatalité binaire hors processus. Je veux avec mes mots, mes armes, continuer à penser et à dire, avec ceux qui s'organisent pour ce faire, qu'une autre voie est possible, qu'un possible demain est à construire.

3 - Le nouveau. Pour que tu ne fasses pas ce que tu fais en mon nom

No Other Land, tourné en **2024**, apporte-t-il un élément nouveau par rapport à cette situation ?

Le formalisme « caméra à l'épaule », seule façon de filmer en ces circonstance pour entrer en contact avec le face à face, reste identique. C'est du point du contenu qu'arrive le nouveau.

Un petit point en apparence mais in fine gigantesque. Et ça vient de l'Israélien. Le documentaire s'attarde sur l'amitié entre les deux hommes. Mais l'amitié est insuffisante dans le contexte de l'insoutenable violence coloniale. Il faut aller plus loin, donner un point de vue.

La phrase du journaliste israélien Yuval « *Pour que tu ne fasses pas ce que tu fais en mon nom !* » en réponse à la question d'un soldat « *Toi l'Israélien, que fais-tu là ?* » apporte à penser ce que serait ce possible nouveau.

Dans ce dialogue, ce n'est pas le nom *juif* qui serait inclus insidieusement dans la réponse de Yuval comme semble le souligner Serge dans son texte. Au contraire. Le nom *juif* s'est absenté. **C'est le mot israélien qui est à l'ordre du jour.**

Et c'est une excellente chose.

L'apostrophe du soldat est du point israélien : « *Toi l'Israélien, que fais-tu là ?* ». Pour le soldat, c'est en tant qu'Israélien et non pas en tant que Juif qu'il l'interpelle ; et la réponse du cinéaste « *ce que tu fais en mon nom* » est interpellée du point du nom *israélien*. L'intérêt de cette interpellation, c'est **la déclaration à haute voix de la césure**, du clivage entre l'Israélien Yuval et les forces d'occupation israéliennes. C'est à partir de ce vide, de cette séparation déclarée qu'un nouveau entre Israéliens et Palestiniens peut se construire.

Pour que quelque chose d'un pays possible pour tous puisse advenir, il faut **séparer les Israéliens de l'État Israélien.**

La réponse du cinéaste israélien à l'apostrophe du soldat israélien est la seule promesse à entendre.

L'amitié entre Yuval et Basel Adra n'est possible que sous cette condition qui rétablit la confiance confisquée.

Car en Israël, il faut le répéter, il n'y a plus de juifs, du point du juif historique, comme je l'ai écrit dans ma dernière tribune. En Israël, il y a des Hébreux, des Sabras, et maintenant des Israéliens.

L'État sioniste s'est construit CONTRE le juif historique et, s'il fait appel au « nom juif », c'est du point de **la victimisation identitaire nécessaire à son récit messianique.**

Je développerai ailleurs le crime du sionisme qui est d'avoir éradiqué, rayé de la carte du monde la singularité du nom *juif* du point de son universel d'émancipation. Le nom actuel, identitaire, suprémaciste et colonial n'a strictement rien à voir avec le nom *juif*.

Si Jeff Halpern, anthropologue israélien et cofondateur du mouvement *One democratic State campaign* considère la Palestine comme un laboratoire (idéologique, politique et militaire) pour le monde occidental, alors la disparition de la notion d'universel au profit de celle de l'identité, qui caractérise, entre autres, « *la désorientation du monde contemporain* » comme dirait A. Badiou doit une fière chandelle aux sionistes et à leur État. D'où l'importance à considérer le sionisme comme un ennemi à combattre du point de la restauration d'un universel d'émancipation.

En ce sens, nous disions, déjà, en 2016, dans notre brochure :

- « *Israéliens Palestiniens, un seul pays avec un seul État* » ;
- il n'y pas de conflit entre Juifs et Arabes en Palestine-Israël.

Cette **affirmation** doit être reprise, ressassée, expliquée, tant la confusion entre Juif et Israélien est savamment entretenue, non seulement dans nombre de journaux mainstream mais aussi dans nombre de textes de soutien aux Palestiniens postés avec le mot d'ordre, obsolète, périmé et dépassé, « *Free Palestine* » d'où s'absente toute référence à **un possible futur commun.**

